

Éthérotopies : retour sur des espaces hôtes

Ghislain Thibault

Numéro 15, printemps 2010

exposer
displaying

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044683ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044683ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Intermédialités (Presses de l'Université de Montréal)

ISSN

1705-8546 (imprimé)

1920-3136 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, G. (2010). Éthérotopies : retour sur des espaces hôtes. *Intermédialités / Intermediality*, (15), 211–229. <https://doi.org/10.7202/044683ar>

Résumé de l'article

Ce texte propose d'aborder la multiplication d'espaces soustraits aux champs de la visibilité en s'attardant aux retours persistants de la métaphore de l'éther dans l'histoire. Saisie sous l'angle de la généalogie, la brève enquête présentée ici s'attarde aux passages d'une instance de la métaphore à l'autre afin de souligner certains rapports sympathiques qui marquent les discours technoscientifiques de la fin du 19^e et ceux, cyberculturels, du début du 21^e siècle. L'auteur cherche ainsi à interroger autrement, par les biais de l'éther et de la métaphore, certaines des plus récentes formulations de la question de l'espace, une question au coeur du développement des technologies de communication.

Éthérotopies : retour sur des espaces hôtes

GHISLAIN THIBAUT

« Il n’y a plus d’analyse sociale, écrivait Marc Auger dans *Non-lieux*, qui puisse faire l’économie des individus, ni d’analyse des individus qui puisse ignorer les espaces par où ils transitent¹. » L’intérêt pour les figures du réseau, du dispositif, de l’interface, de la trajectoire, marque également toute l’importance qui est désormais accordée aux scènes où se jouent les intrigues sociales. Les questions de l’espace et de l’espacement, des lieux et des surfaces, semblent davantage problématiques que celles du temps et de l’histoire, des événements et du déroulement. La relation des collectivités aux médias (de plus en plus spatiaux) et aux technologies (de plus en plus réticulaires) fonde des espaces de médiation qui réactualisent la métaphore d’un lieu de la communication subtil et imperceptible. Or, si nous ne pouvons plus ignorer ces espaces de transition où s’hybrident les flux humains et technologiques, encore faut-il que ces espaces s’exposent, qu’ils se laissent capturer.

Ce texte propose une brève généalogie des manifestations de la métaphore de l’« éther », dont tout le travail consiste à marquer le caractère subtil de la virtualisation des espaces. Cette métaphore a en effet été attribuée à un ensemble disparate d’objets et de sujets, de concepts et de modèles. Dans plusieurs mythes sur l’origine du monde, ou cosmogonies, l’éther passe pour l’hôte par excellence d’une région du ciel éloignée et impondérable contenant les astres. Aristote utilisait également le terme « éther » pour désigner le cinquième élément, la réunion sublime des quatre autres (ce « cinquième être » deviendra en latin médiéval la *quinta essentia*, ou quintessence). Récupérée par les Lumières pour désigner le milieu de propagation des ondes lumineuses, du magnétisme et de l’électricité, la métaphore de l’éther a perduré jusqu’à nous, au travers des

1. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du 20^e siècle », 1992, p. 45.

ondes électromagnétiques de la radio puis dans *Ethernet*, cette porte d'entrée vers le cyberspace. Certaines époques l'ont célébrée, d'autres l'ont reniée, mais toujours les poètes lui ont assigné de nouvelles fonctions en déplaçant sa valeur narrative, sinon en décuplant sa puissance sédative. Les manifestations de l'éther ont été si nombreuses et si hétérogènes dans l'histoire humaine qu'il serait inconcevable, et peu pertinent, d'en dresser ici un répertoire exhaustif. Ce qui mérite toutefois d'être souligné au sujet de cette métaphore, c'est sa fascinante persistance. J'interrogerai ici certaines économies linguistiques et sympathies généalogiques tissées au fil des itérations de la métaphore au travers du prisme de cette persistance.

212

Je m'attarderai avant tout à *ce qui revient* lorsque la métaphore est ainsi reconduite, tout en me gardant de déployer le mythe d'une origine préservée ou d'une signification primordiale. Plutôt, je suggérerais, à la suite de Jacques Derrida, de replacer la question du déplacement sémantique, qui est le travail de la métaphore, au cœur de l'instant de l'énonciation. « Mythologie blanche, écrit Derrida, la métaphysique a effacé en elle-même la scène fabuleuse qui l'a produite et qui reste néanmoins active, remuante, inscrite à l'encre blanche². » L'apparition de cette « scène fabuleuse », qui, à n'en pas douter, est la scène mythico-poétique dans le cas de la métaphore de l'éther, pose d'emblée la question de l'origine de la métaphore. Si une métaphore effectue des retours persistants dans le langage, alors cette question brûle : *qu'est-ce qui revient*? La métaphore qui est utilisée ici, puis là, et là-bas encore, reprend-elle éternellement la même structure sémantique, le même transport de sens, les mêmes images? La réponse de Derrida à cette question se trouve dans ce qu'il appelle le « double effacement » : l'apparition d'une nouvelle instance de la métaphore fait disparaître le premier sens et le premier déplacement, « on ne remarque plus la métaphore et on la prend pour le sens propre. Double effacement³. » En d'autres termes, cette occurrence-ci de la métaphore contresigne celle-là qui la précédait. Elle la fait disparaître et la rend informe mais partage désormais avec elle une relation généalogique, au sens où l'entendait Michel Foucault, puisqu'elle devient la condition de possibilité – l'amorce – de son propre devenir. J'examinerai sous cet angle diverses scènes où la métaphore de l'éther s'est manifestée, notamment dans la pensée technoscientifique du 19^e siècle et la pensée cyberculturelle du début du 21^e siècle. En plus de souligner la persistance du *revenir* lui-même, ce

2. Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 254.

3. *Ibid.*, p. 251.

texte cherchera à identifier les effets d'absence et de présence provoqués par les passages d'une instance métaphorique à une autre.

L'ÉTHER, MEDIUM SUBTIL

Observez la nouvelle ville : ses espaces de transition, de transport, de traverse. Le citadin du 21^e siècle ne déambule plus seulement au gré des rues et des parcs, des commerces et des passants, il est désormais repris dans un dispositif dense de jonctions, de nœuds et de réseaux invisibles : circuits sans fil, radars, réseaux LAN, radiofréquences, GPS. Pour faire l'expérience de ce double « éthérique » des grandes métropoles, Gordan Savicic, artiste au *Piet Zwart Institute*, a mis sur pied en 2007 le projet *The Constraint City Walk*. Se soumettant à « la douleur et la torture des Arcanes sans fil contemporaines⁴ », l'artiste traverse les grandes villes vêtu d'un gilet qui se resserre au niveau de la poitrine dès qu'il approche d'un réseau sans fil sécurisé, oppressant sa cage thoracique et sa respiration. Plus le signal sans fil est fort, plus la pression du gilet s'accroît. Traversant ce qu'il appelle les « nuages informationnels invisibles » ou l'« éther », l'artiste inverse tout le mouvement de simplification des technologies qui a occupé des générations de concepteurs et d'ingénieurs, profanant du même souffle le trope du sans-fil.

Aux côtés des icônes cyberculturelles du cyborg, du posthumain, de l'androïde, le programme technomasochiste de Savicic est symptomatique d'une anxiété renouvelée face à la récente « éthérialisation » des technologies de l'information et de la communication. On l'entend dire depuis un moment déjà : la globalisation, la révolution de l'information, la montée des technologies de l'information, le cyberspace, l'Internet, sont fondés sur une libération de l'espace physique. Ou carrément, comme le dit Paul Virilio, « l'amorce de la "fin de l'espace" d'une petite planète en *suspension dans l'éther électronique* de nos modernes moyens de télécommunication⁵ ». Il s'agit dans ces discours d'un changement dans les modalités de perception et d'expérience de l'espace. L'affirmation de l'affranchissement de l'espace physique dans les discours technoutopiques n'est pas étrangère à l'idée de la libération par la perte, qui est le trope du sacrifice et possiblement celui de la révélation. Or, la métaphore de l'éther ne participe pas de la surenchère de ces utopies de la disparition de l'espace ;

4. Gordan Savicic, « Constraint City », *The Pain of Everyday Life*, 2007, disponible à pain.yugo.at/ (dernière consultation le 22 juillet 2010) – notre traduction de : « The 21st century flâneur balances along sensual perceived pain and the torture of contemporary Arcades sans fil ».

5. Paul Virilio, *La bombe informatique*, Paris, Galilée, 1998, p. 17 (je souligne).

plutôt, elle marque un espace toujours transitoire qui est invisible mais bien réel, virtuel mais bien actuel, physique mais métaphysique, solide mais fluide. L'éther est le milieu réactif de la sublimation de ces identités toujours autres, il est le lieu de l'hétérogène et de la différence. Pour le dire par un aphorisme, *la métaphore de l'éther est l'éther des métaphores*, là où se joue la signification dans les déplacements qui font différer.

L'un des premiers déplacements de la métaphore éther a été un transfert de signification du concept de « feu » vers le territoire des hautes sphères célestes. Le grec Αἰθήρ (*aithein*) signifie brûler, enflammer. Comme pour les colères d'un roi dont on dit métaphoriquement qu'elles « s'embrasent », le sens littéral du mot feu a été transféré à cette autre entité, par une économie sémantique. Aristote dit de ce déplacement métaphorique qu'il nous vient d'Anaxagore :

214

Ainsi ce qu'on appelle l'éther a reçu très anciennement cette dénomination, qu'Anaxagore, ce me semble, a voulu identifier avec celle du feu; car pour lui les régions supérieures étaient pleines de feu, et il pensa devoir appeler éther la force qui les remplit⁶.

Hippocrate, après Anaxagore, reprendra la métaphore de l'action du feu dans son *Livre de la Diète* pour désigner l'origine absolue, le mouvement perpétuel divin. Georges Berkeley écrit en 1744 :

Hippocrates, in his treatise De Diæta, speaketh of a fire pure and invisible; and this fire, according to him, is that which, stirring and giving movement to all things, causes them to appear, or, as he styles it, come into evidence, that is to exist, every one in it's time, and according to its destiny⁷.

La réponse de l'éther à la question cosmogonique est formulée d'emblée sous l'angle de la spatialité : elle concerne un lieu, un espace, mais un lieu quasi divin qui ne se laisse ni voir ni mesurer, qui est imperceptible aux sens humains. Le concept de feu, sa relation inextricable aux autres éléments, la singularité et l'importance de son apparition dans le développement anthropogénétique, tout le jeu d'attribution d'une valeur mythique à cette apparition, etc., c'est l'ensemble de ce réseau conceptuel qui est transféré aux (et qui est transféré des) hautes régions célestes lorsque la métaphore s'actualise. Voilà la valeur linguistique du déplacement effectué par la métaphore de l'éther qui persistera également

6. Aristote, *Œuvres*, vol. 10 : *Météorologie*, trad. J. Barthélemy-Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Lagrange, 1863, § 4.

7. George Berkeley, *Siris: A Chain of Philosophical Reflexions and Inquiries Concerning the Virtues of Tar Water, and Divers Other Subjects Connected Together and Arising One from Another*, Londres et Dublin, W. Innys, C. Hitch et C. Davis, 1744, § 168.

dans le devenir de ses actualisations : elle est un pari sur un lieu impondérable et subtil. La métaphore de l'éther se substitue dès lors à un nombre infini de phénomènes imperceptibles. De même, nous aurions tort de toujours lever les yeux vers le haut, au-delà de l'atmosphère, pour y chercher l'éther, il est aussi un agent du bas : territoire *subatomique*, lieux *substitués*, expérience du *sublime* et du *subliminal*.

C'est ainsi que la métaphore de l'éther sera récupérée par la pensée scientifique comme milieu de la propagation de la lumière (d'où l'adjectif « luminifère »). Descartes aurait été le premier à introduire l'éther comme concept scientifique lorsqu'il postule que le vent éthérique est doté de propriétés mécaniques⁸. Dans *La dioptrique* (1637), Descartes décrit en effet l'éther comme le seul occupant de l'univers, outre quelques fractions d'espace occupées par la matière. Il considérait que ce *plenum* éthérique était formé de fines particules continuellement en mouvement, qu'il expliquait par la fameuse figure du tourbillon. Newton annonça lui aussi l'existence d'un éther (*aetherial medium*) qui fondait dans une certaine mesure sa théorie de la gravitation universelle, décrite dans *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica* (1687)⁹. Si ces deux actualisations de la métaphore de l'éther inauguraient une théorie mécanique du fonctionnement de l'univers, l'impondérabilité dont elles étaient les héritières les exposa néanmoins à de vives objections. Robert Boyle fut l'un de ces nombreux opposants à l'éther, lui qui non seulement le rejeta comme concept métaphysique mais qui tenta aussi d'écarter l'usage de la métaphore dans le langage scientifique¹⁰. Les expérimentations de Boyle sur la forma-

8. Edmund Taylor Whittaker, *A History of the Theories of Aether and Electricity: From the Age of Descartes to the Close of the 19th Century*, Londres, Longmans, Green & Co., 1910, p. 10.

9. L'exégèse de la pensée de Newton sur le sujet de l'éther demeure truffée de difficultés et d'ambiguïté, comme le déplorent G. N. Cantor et M. J. S. Hodge : « He constructs several different even incompatible theories, but works none out in detail », Geoffrey N. Cantor et Jonathan S. Hodge (dir.), *Conceptions of Ether: Studies in the History of Ether Theories, 1740-1900*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1981, p. 19. Voir également dans ce même ouvrage le chapitre de P. M. Heimann, « Ether and Imponderables », p. 61-83.

10. Dans un ouvrage classique de l'anthropologie des sciences, *Leviathan and the Air-Pump*, Steven Shapin et Simon Schaffer décrivent comment la métaphore a été évincée du discours scientifique au profit des faits expérimentaux durant la controverse qui opposa Robert Boyle à Thomas Hobbes au 17^e siècle. Ils précisent que le consensus universel autour de la connaissance scientifique et du principe d'objectivité que Boyle cherchait à établir était fondé sur la non-intervention humaine (l'expérimentation, qui est

tion d'un vide grâce à la pompe à air sondaient d'ailleurs davantage le modèle du *vacuum* que celui du *plenum* cartésien ou du *medium* newtonien. Joseph Priestley, un autre acteur central de la révolution scientifique anglaise, exprima également de grandes réserves au sujet de l'éther de Newton dont l'invisibilité, écrit-il, empêchait d'en prouver l'existence¹¹. C'est donc dans l'incertitude que la plupart des philosophes et physiciens se livreront aux tentatives de sa démonstration. Whittaker souligne :

As a matter of fact, the successors of Newton felt this difficulty ; and, having started with a space that was in itself simply nonentity having no property except a capacity for being occupied, they proceeded to fill it several times over with ethers designed to provide electric, magnetic and gravitational forces, and to account for the propagation of light¹².

216

avant tout une manipulation, se pose comme problème éthique à ce principe). Les auteurs précisent : « Another technique for showing modesty was Boyle's professedly "naked way of writing." He would eschew a "florid" style [...] to protect the fundamental epistemological category of the experimental programme : the matter of fact » (p. 66). La pratique d'écriture détachée et modeste privilégiée par Boyle méprisait l'emploi de la métaphore et plus généralement de la rhétorique. Selon lui, le recours à cette technologie littéraire du style nu permettait au scientifique de légitimer son compte-rendu auprès de ses pairs : « Such an author gave the signs of a man whose testimony was reliable. Hence, his texts could be credited and the number of witnesses to his experimental narratives could be multiplied indefinitely » (p. 69). Voir Steven Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life, Including a Translation of Thomas Hobbes, Dialogus Physicus De Natura Aeris by Simon Schaffer*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

11. « [...] the existence of this invisible substance, to the agency of which that great philosopher [Sir Isaac Newton] ascribes so very much, and which he calls ether, has not yet been proved, and is therefore generally supposed not to exist », Joseph Priestley, *Disquisitions Relating to Matter and Spirit: To Which is Added the History of the Philosophical Doctrine Concerning the Origin of the Soul, and the Nature of Matter; with its Influence on Christianity, Especially with Respect to the Doctrine of the Pre-existence of Christ*, Londres et Birmingham, Pearson et Rollason for J. Johnson, 1782, p. 30. Il est intéressant de noter que Priestley défendait avec ardeur l'existence du *phlogiston*, qui passait pour être le principe actif du feu et qui était tout aussi impondérable que l'éther.

12. Sir Edmund Taylor Whittaker, *Space and Spirit. Theories of the Universe and the Arguments for the Existence of God*, Hinsdale, III, Henry Regnery, 1948, cité dans Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy: The making of Typographic Man*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, p. 253.

Ces importantes controverses au sujet de l'éther n'ont pourtant pas freiné sa merveilleuse ascension au 19^e siècle. Henri de May, dans *L'univers visible et invisible* (1881), place désormais l'éther dans la catégorie de la matière : « Le monde matériel s'étend aussi loin que l'éther et la lumière ; le monde astral aussi loin que les étoiles¹³. » L'éther, écrit un journaliste du *New York Times* en 1894, transporte et transmet toutes les formes primaires d'énergie et peut-être même cette matière de laquelle est né l'univers tangible et visible¹⁴. Nietzsche, contemporain de l'éther, le poétise également sous cet angle : « *L'éther universel comme matière originelle*¹⁵. » L'éther luminifère fera une profonde impression sur les écrivains et poètes du 19^e siècle, et c'est sans surprise que nous le retrouvons chez Jules Verne, dans le roman d'anticipation *Autour de la lune* (1869). Inquiet du fait que leur « satellite se meut dans le vide », l'explorateur Michel Ardan s'enquiert auprès de son collègue Barbicane :

- Mais qu'entends-tu par le vide ? demanda Michel, est-ce le vide absolu ?
- C'est le vide absolument privé d'air.
- Et dans lequel l'air n'est remplacé par rien ?
- Si. Par l'éther, répondit Barbicane.
- Ah ! Et qu'est-ce que l'éther ?
- L'éther, mon ami, c'est une agglomération d'atomes impondérables, qui, relativement à leurs dimensions, disent les ouvrages de physique moléculaire, sont aussi éloignés les uns des autres que les corps célestes le sont dans l'espace. Leur distance, cependant, est inférieure à un trois-millionièmes de millimètre. Ce sont ces atomes qui, par leur mouvement vibratoire, produisent la lumière et la chaleur, en faisant par seconde quatre cent trente trillions d'ondulations, n'ayant que quatre à six dix-millièmes de millimètre d'amplitude.
- Milliards de milliards ! s'écria Michel Ardan, on les a donc mesurées et comptées, ces oscillations¹⁶ !

L'aventurier avait raison de s'étonner qu'on eut pu compter les oscillations de l'éther ; personne n'avait encore « vu » l'éther. Ce problème d'invisibilité trouvera

13. Henry de May, *L'univers visible et invisible ou Le plan de la création : essai de philosophie*, Neuchâtel, Librairie générale de Jules Sandoz, 1869, p. 42.

14. John Foord, « Nikola Tesla and his work », *New York Times*, 30 septembre 1894, p. 20 : « [...] the all-enveloping, all-pervading ether – the eternal ocean without a shore, in whose immensity suns and planets are but bubbles of varying size and hue – is the carrier and transmitter of all primary forms of energy, and perhaps is the material from which the tangible and visible universe has come. »

15. Friedrich Nietzsche, *Le livre du philosophe : études théorétiques* [1872-1875], trad. Angèle Kremer-Marietti, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991, p. 85, § 122.

16. Jules Verne, *Autour de la lune*, Paris, Pierre-Jules Hetzel, 1869, p. 47.

sa conclusion dans les célèbres expérimentations d'Albert Michelson et Edward Morley entre 1881 et 1887. Ces derniers avaient tenté d'observer le mouvement du corps éthérique dans le cadre de leurs travaux sur la vitesse de la lumière. N'arrivant pas à calculer une différence entre le mouvement de la terre et le vent éthérique, ils concluent que l'éther ne peut pas être observé. Or, puisque le positivisme scientifique héritier d'Auguste Comte cherchait durant cette même période à rabattre le principe de vérité sur celui d'observabilité, l'existence même de l'éther risquait de s'y perdre. John Stuart Mill rapporte d'ailleurs que Comte s'est toujours opposé de façon véhémement à l'hypothèse de l'éther lumineux : « he sets himself in the strongest opposition to those scientific hypotheses which, like the luminiferous ether, are not susceptible of direct proof and are accepted on the sole evidence of their aptitude for explaining phenomena¹⁷ ». Une rupture importante s'était aussi produite, au milieu du 19^e siècle, alors que l'expérimentation active avait glissé vers l'observation passive dans le laboratoire, comme l'ont souligné Lorraine Daston et Peter Galison¹⁸. Cela devait culminer avec les doctrines autour du Cercle de Vienne, dont les exigences au sujet de l'activité scientifique élaguaient toute proposition « dépourvue de contenu empirique, c'est-à-dire d'abord et avant tout des propositions "métaphysiques" qui ne peuvent se déduire des faits par un procédé logique légitime¹⁹ ». L'objectivité des énoncés scientifiques, soutient Karl Popper, se trouve dans la possibilité que ces derniers soient « inter-subjectivement soumis à des tests²⁰ ». La science moderne s'étant ainsi placée sous le joug de la vérification par l'observation afin d'attester de la légitimité des phénomènes naturels, c'est l'imperceptibilité de l'éther fixe qui l'empêcha de s'imposer comme « système de référence privilégié, unique, absolu », comme le dit Henri Bergson²¹. Aux yeux de la physique, l'éther est désormais trop plein de cette incertitude angoissante : il ne se falsifie pas, ne se calcule pas, ne se voit pas. Pire, il est une métaphore, ce jeu de langage que la pragmatique scientifique cherchait à éviter. Au tournant du 20^e siècle, l'éther, victime du rasoir d'Occam, sera banni de la physique moderne. Et pourtant

17. John Stuart Mill, *Auguste Comte and Positivism* [1865], New York, Cosimo Classics, 2009, p. 40.

18. Lorraine Daston et Peter Galison, *Objectivity*, New York et Cambridge (Mass.), Zone Books et MIT Press, 2007, p. 242.

19. Isabelle Stengers, *Importance de l'hypnose*, Paris, Synthélabo, 1993, p. 35.

20. Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique* [1934], Paris, Payot, 1978, p. 41.

21. Henri Bergson, *Durée et simultanéité : à propos de la théorie d'Einstein* [1922], Paris, Les Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007, p. 36.

au même moment la métaphore éthérique infusait des sphères périphériques : en médecine, où l'éther devenait le premier agent anesthésiant général ; en télécommunication, où les ondes radio s'y mêlaient ; dans les courants spiritualistes aussi, qui tentaient d'établir la validité de leurs nouvelles « sciences » télépathiques.

PUYSÉGUR ET SES SOMNAMBULES LUCIDES

Le magnétisme animal, doctrine spirituelle constituée autour des expériences du médecin allemand Anton Mesmer au 18^e siècle, a contribué à asseoir la théorie d'un mystérieux fluide traversant les corps humains et les corps célestes. La deuxième proposition du *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* de Mesmer, publié en 1779, postule l'existence d'un « fluide universellement répandu et continu, de manière à ne souffrir aucun vide, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement²² ». Le mesmérisme fondait sa légitimité sur les fonctions de cette substance, l'*etherium*, une version de l'éther lumineux des physiciens. Les mesméristes soutenaient que la maîtrise et la manipulation de ce fluide électrique permettaient la guérison de toutes sortes de conditions, maladies et handicaps²³.

Cette théorie de l'éther comme milieu de propagation télépathique n'était pourtant pas neuve, et dès 1661 Joseph Glanville décrivait le processus de l'imagination comme autant de modulations cérébrales agitées dans l'éther pouvant être partagées d'un individu à un autre²⁴. Ce sont toutefois les

22. Franz Anton Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, Pierre-François Didot le jeune, 1779, p. 74.

23. Le magnétisme animal était avant tout une médecine globale, holiste, et elle eut un succès remarquable en France jusqu'à ce que Mesmer tombe en disgrâce autour des années 1785. Le roi Louis XVI avait demandé cette année-là une commission sur le mesmérisme à l'Académie des sciences et à la Société royale de médecine, qui n'y trouvèrent que charlatanerie et spéculations, et Mesmer fut forcé de quitter Paris. Plusieurs médecins, malgré les interdictions des grandes institutions académiques et médicales continuèrent pourtant à appliquer sur leurs patients les méthodes du mesmérisme, notamment l'hypnose.

24. « Bacon's inclusion of psychological phenomena among remote processes, not unlike the approach of his later heirs on psychical research, is echoed by his disciple Sir Joseph Glanville, who used the phenomenon of sympathetic vibration in acoustics to explain how one mind may "bind" (secretly control) another. Imagination consisted of cerebral motions that agitated the "Aether" and propagated through this "liquid medium"

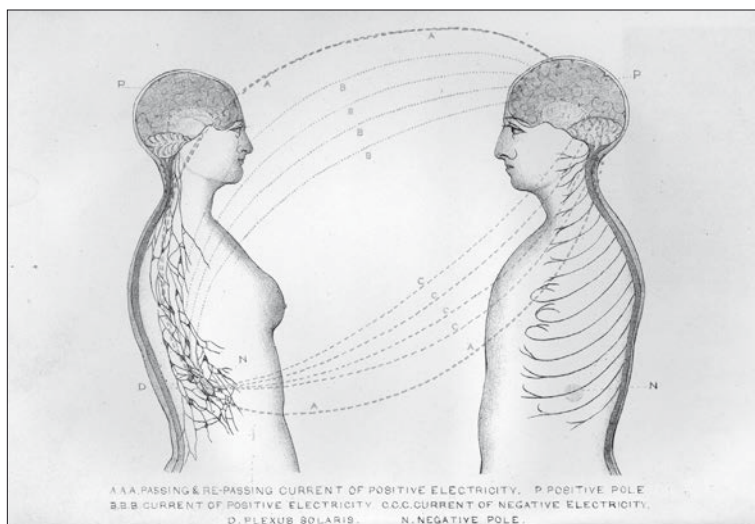


Fig. 1: Gustavus George Zerffi, *Spiritualism and Animal Magnetism*, Londres, Robert Hardwicke, 1871, p. 1.

psychofluidistes, durant la deuxième vague du mesmérisme en France, qui offriront une articulation complète du mystérieux fluide. Deux héritiers tardifs du mesmérisme, Puységur et J. P. F. Deleuze, annoncèrent « une étonnante découverte » au sujet des pratiques mesméristes. Les hypnoses collectives de Mesmer (les baquets) étaient éclatantes et bruyantes : ceux qui y participaient étaient pris d'épisodes de rire, d'hystérie, de convulsions. Puységur, vers 1874, remarqua que dans certains cas l'hypnose provoquait un étrange apaisement des patients durant lequel ils semblaient tout à fait lucides. Il nomma cet état le « somnambulisme lucide », « par analogie avec le somnambulisme naturel dont on connaissait bien des exemples²⁵ ».

Dans cette nouvelle version du mesmérisme, les magnétisés eux-mêmes, soudainement dotés d'une seconde vue, d'une vision surhumaine, pouvaient identifier leurs maladies et la date précise de leur rémission. On appelait aussi parfois les somnambules lucides des « époptes » et leur état « épopsie » (du grec

to other minds, just as plucking a lute's string "causeth a proportionable motion in the sympathizing consort, which is distant from it and not sensibly touched" », dans John Durham Peters, *Speaking Into the Air. A History of the Idea of Communication*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 78-79.

25. Pierre Janet, *La médecine psychologique*, Paris, Flammarion, coll. « Bibliothèque de philosophie scientifique », 1923, p. 23.

epi optia, vision au-dessus). Bertrand Méheust souligne ceci au sujet d'un récit de somnambule : « Loin d'être (dé)possédé, Victor semble au contraire *rentrer en possession de lui-même*, il semble récupérer une *présence* que sa condition habituelle ne lui permet pas d'assumer²⁶. » Janet raconte que durant cette deuxième vague du mesmérisme, qui débuta au milieu des années 1880 :

[...] le somnambulisme artificiel devint énormément intéressant et [on] ne s'occupa plus que de lui. Transformer un esprit humain, le rendre capable de tout voir, de tout comprendre, de tout savoir, quelle œuvre magnifique et divine ! Quels services un pareil esprit ne pourra-t-il pas rendre à l'humanité ! Il faut à tout prix étudier les *moyens de produire* de pareilles transformations de l'esprit, *cultiver* ces dispositions, apprendre à se *servir de ces instruments* admirables qu'on aura créés, en un mot *il faut travailler à faire* des somnambules extralucides. Tel a été le but poursuivi avec acharnement pendant un demi-siècle par une foule de bons esprits²⁷.

221

L'etherium devient pour les psychofluidistes un *moyen de production* de somnambules lucides. Non seulement la subtilité de l'éther leur permettait d'asseoir la crédibilité de leurs théories en les faisant reposer sur un réseau conceptuel métaphysique qui, s'éloignant de la métaphore, devenait de plus en plus « scientifique » et « objectif », mais les psychofluidistes ont subtilisé encore davantage l'éther. L'éther devenu un véritable milieu de culture permettait de « faire » des esprits humains augmentés. Il s'agit bien d'une entreprise d'instrumentalisation (usuraire) du corps humain par le concours du fluide éthérique. Dans l'intrigue mesmérisme, l'éther est manipulable et visible pour certains : « Les unes le voient blanc, les autres rouge, jaune ou bleu » ; et, mieux encore, commercialisable : « on ne s'entend pas sur la couleur, mais ce qui est certain c'est que le magnétiseur peut en remplir une bouteille et que transporté au loin il continuera à produire ses effets²⁸ ». La production d'humains augmentés se fait dans et par cet universel éthérique. Sans cet intermédiaire, sans la conviction d'un milieu aux fonctions communicatives, point de somnambules lucides, point de télépathie, point d'hypnose. « La base même de toute croyance occultiste », nous rappelait Philippe Muray, se trouve dans « la foi en l'existence du fluide harmonique unificateur des humains séparés²⁹ », d'un super-flux.

26. Bertrand Méheust, « Magnétisme animal et hypnologie institutionnelle : l'énigme des corpus contradictoires », colloque *Ethopoïésis*, Université de Lausanne, 16-18 juin 2005, bertrand.meheust.free.fr/documents/lauzanne.pdf (dernière consultation le 22 juillet 2010).

27. Janet, 1923, p. 22-23 (je souligne).

28. *Ibid.*, p. 24.

29. Philippe Muray, *Le 19^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984, p. 326.

La métaphore de l'éther au cœur de la pseudoscience des psychofluidistes jouait le déplacement sémantique de la communion universelle entre le divin et le profane, ce que la science de la physique était réticente à faire. L'émergence de la psychologie au début du 20^e fut notamment l'héritière de cette friction entre sciences et pseudosciences. En instaurant la psychanalyse, Sigmund Freud avait d'ailleurs dû se distancier de différents mouvements occultes :

[Freud] était conscient du fait que la seule chance de la psychanalyse, en tant que culture spécifiquement moderne des relations de proximité, était de nouer une alliance avec les Lumières. [...] De ce point de vue aussi, la continuité entre mesmerisme et psychanalyse saute aux yeux³⁰.

222

Cette conclusion de Peter Sloterdijk, évoquée ailleurs³¹, marque bien ce qui est en train de se passer dans les institutions scientifiques vers la fin du 19^e siècle : un découpage constant dans le champ de la connaissance, une vaste entreprise de légitimation épistémologique qui se fera au profit de l'établissement de la pragmatique scientifique. L'occultisme tentait de se tailler une place au sein des milieux scientifiques en créant des sociétés, en utilisant des modèles théoriques chers à la science (le caractère paradoxal de l'éther aura été fort utile en ce sens) ; la science, de l'autre côté, cherchait à asseoir sa légitimité en se dotant de méthodes d'expérimentation de même que d'un système de raisonnement logique fondé sur l'objectivité. La métaphore de l'éther s'offrait comme le lieu de médiation de ces rencontres. Le rejet de la métaphore de l'éther par les sciences positives était non seulement le rejet de la métaphore comme figure de style mais il leur permettait aussi de se dé-marquer (au sens d'une théorie de la signature) de la pseudoscience qui faisait encore dans la similitude sous le couvert d'une *mathesis* moderne.

ETHER JUMPERS

Malgré les interdits de la physique, la métaphore de l'éther occupe une nouvelle scène dès les premières décennies du 20^e siècle : celle des télécommunications. La télégraphie sans fil développée par Marconi en 1904 avait été utilisée principalement dans le domaine des transports maritimes. Dès 1919, alors que la transmission radio est suffisamment perfectionnée pour permettre les premières diffusions de masse, l'essor de la télégraphie sans fil (qu'on appelle

30. Peter Sloterdijk, *Sphères, microsphérologie*, tome 1 : *Bulles*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Pauvert (Fayard), 2002, p. 292.

31. Adam Crabtree, *From Mesmer to Freud: Magnetic Sleep and the Roots of Psychological Healing*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1993.

désormais « radio ») est vertigineux. On appellera alors « éther » le milieu des ondes électromagnétiques.

En 1922, le secrétaire au commerce Hoover (qui sera président des États-Unis de 1929 à 1933) plaide devant un comité d'experts pour l'instauration de politiques sévères dans le domaine de la télécommunication. L'éther, dit-il, doit être balisé devant la croissance du nombre de postes de radio receveurs. Puisqu'on s'inquiétait de ce que la radio pût servir à la transmission bidirectionnelle, Hoover déclare que les communications entre particuliers doivent être proscrites, sans quoi l'éther se transformera en un « chaos frénétique³² ». Cet enjeu, poursuit-il, concerne le modèle de développement de la radio, qui devrait être celui de la diffusion de masse et non pas celui de la communication interpersonnelle, une notion « parfaitement sans espoir ». Ces balises réglementaires et législatives mirent en place une véritable économie de l'éther, laquelle deviendra le modèle commercial dominant des télécommunications. La problématique de la radiodiffusion était d'abord une affaire d'accès au précieux espace éthérique, perçu comme une ressource épuisable, comme un lieu saturable, une perception qu'on retrouve encore aujourd'hui. Dans *Being Digital* (un ouvrage qu'il est presque devenu cliché de satiriser), Nicholas Negroponte écrit :

As soon as we use the ether for higher-power telecommunications and broadcast, however, we have to be very careful that signals do not interfere with each other. We must be willing to live in predetermined parts of the spectrum, and we cannot use the ether piggishly. We must use it as efficiently as possible. Unlike fiber, we cannot manufacture any more of it. Nature did that once³³.

Negroponte plaidait alors pour l'abandon des transmissions sans fil au profit de la fibre optique. Selon lui, l'économie de l'éther devait être fondée sur une limitation de ses accès pour éviter que la circulation trop abondante d'information sur les réseaux sans fil n'en sature l'espace. Cette crainte, renouvelée par les prévisions étourdissantes du trafic de données à venir avec

32. « Obviously, if 10,000,000 telephone subscribers are crying through the air for their mates they will never make a junction; the ether will be filled with frantic chaos, with no communication of any kind possible », Herbert Hoover, cité dans l'article « Asks radio expert to chart the ether. Hoover Tells Conference Regulation and Policing Are Necessary to Avoid Chaos », *New York Times*, 28 février 1922, p. 16.

33. Nicholas Negroponte, *Being Digital*, New York, Alfred A. Knopf, 1995, p. 23-24.

l'introduction des téléphones mobiles de quatrième génération³⁴, avait marqué les débuts de la radio alors que les communications non autorisées par le système de régulation compromettaient la colonisation des champs électromagnétiques. Par exemple, on peut lire dans le *Popular Mechanics* de 1936 que des « pirates de l'éther » utilisaient frauduleusement les ondes électromagnétiques en diffusant des bruits de statique sur certaines fréquences radio, ce qui empêchait la clarté des radiodiffusions autorisées³⁵. Cette pratique était connue sous le nom de *jamming*. Panique annoncée : les auditeurs de la radio ne veulent pas perdre le contact avec l'émetteur. Et c'est alors le bruit, un trop-plein d'informations, qui leur fera perdre le fil.

Cette prolifération du *junk* informationnel trouve écho aujourd'hui dans les envois de courriels non sollicités, les *junk mail* et les *spams*. Des pratiques de *jamming* à celles de *spamming*, ce sont les mêmes craintes d'une saturation totale du réseau. Principe du *broadcast* inversé : la bataille pour l'accès aux ondes contenues dans l'éther multiplie les émetteurs et non pas seulement les receveurs. Infiltrer le poste receveur devient l'objectif ultime, s'interposer comme *intermédiaire* dans cette course à relais. Alors que la fluidité de l'espace éthérique le donne comme le lieu des réunions harmonieuses, dans les faits l'accès à cet espace, à l'instar de ce qui avait été amorcé chez les psychofluidistes, est déterminé et limité par des politiques d'exploitation. Nos éthers sont les héritiers de ces articulations, et c'est bien là où nous les retrouvons aujourd'hui, dans la confusion des modalités de présence différées et policées des récentes configurations de l'espace des technologies de l'information.

RENDRE INFORME

Nous reconnaissons aisément ces discours sur les nouveaux territoires de la cyberculture qui proclament l'avènement d'un espace qui relie universellement. Le *medium* est dans ces cas-ci « noosphère », « cyberspace », « exo-cortex »,

34. «À Paris, "on commence à rencontrer des problèmes dans le quartier de La Défense", même si les opérateurs français nient toute difficulté, indique Pierre Péladeau, directeur général du cabinet de conseil Booz & Company, à l'occasion du congrès mondial de la téléphonie mobile à Barcelone», Agence France-Presse, «La 4^e génération de téléphonie mobile, et ses débits élevés, fait ses premiers pas», *Le Parisien*, 17 février 2010, www.leparisien.fr/flash-actualite-economie/la-4eme-generation-de-telephonie-mobile-et-ses-debits-eleves-fait-ses-premiers-pas-17-02-2010-819825.php (dernière consultation le 22 juillet 2010).

35. « Pirates of the ether », *Popular Mechanics*, janvier 1936, p. 90-94.

« intelligence collective ». Le *cyberespace* implique, au sens figuré comme au littéral, un déplacement dans un espace réticulaire qui est l'interface de toutes les communications. L'*internaute* visite des musées, surfe sur la toile, navigue, voyage d'un site à un autre grâce à un *navigateur*, sites qui sont eux-mêmes liés à des pratiques d'*hébergement* et de *localisation* (l'URL d'un site est le *Uniform Resource Locator*). Pierre Musso mentionnait qu'Internet est perçu comme « l'espace d'inscription de la "matrice", du "cerveau planétaire" ou "l'intelligence collective"³⁶ », à la manière de McLuhan avant lui : « [m]an himself becomes discarnate data, a sort of disembodied spirit coexisting and functioning simultaneously in diverse locations³⁷ ».

Par économie, le mot éther a retrouvé sa niche au sein de ces discours cyberculturels : non seulement le fil qui connecte au réseau Internet a-t-il été baptisé Ethernet, mais le mot éther est utilisé dans le langage courant comme synonyme de cyberespace (en anglais tout particulièrement). Les actualisations de la métaphore de l'éther marchandent encore ici une pensée mystique d'une interconnexion globale. Comme la lumière, le magnétisme et l'électricité, l'information – nouvel équivalent général – voyage à l'aide d'un support de transmission. L'importance du support, et donc d'un lieu à la communication qui s'éthérialise, avait été soulignée aussi par Régis Debray lorsqu'il parlait de l'*upokeimenon* dans sa présentation de la médiologie :

[...] nos mass-media sont au fond la variation contemporaine, hypertrophiée, assourdissante, surapparente d'un invariant de base plus ombreux, moins tapageur, et néanmoins coprésent à tous les modes de communication, tous les stades chronologiques de la circulation des signes : le dispositif véhiculaire. [...] L'invisible support – en grec, l'*upokeimenon*, ce qui gît en dessous, ce qui ne se montre pas³⁸.

En novembre 2008, deux anciens employés de Google lançaient une nouvelle application Web baptisée *EtherPad*. Le véritable caractère novateur d'*EtherPad*, selon ses concepteurs, est la possibilité de travailler collectivement sur un même texte, en « vrai temps réel³⁹ ». Jusqu'à huit usagers peuvent éditer un

36. Pierre Musso, « Le cyberespace, figure de l'utopie technologique réticulaire », *Sociologie et sociétés*, vol. 32, n° 2, automne 2000, p. 32.

37. Marshall McLuhan, « Marshall McLuhan Convocation Address, The University of Alberta (20 novembre 1971) », *McLuhan Studies*, n° 5, www.chass.utoronto.ca/mcluhan-studies/v1_iss5/1_5art3.htm (dernière consultation le 22 juillet 2010).

38. Régis Debray, « Histoire des quatre M », *Cahiers de médiologie*, n° 6 « Pourquoi des médiologues », 1998, p. 12.

39. Aaron Iba, David Greenspan, J. D. Zamfirescu, Daniel Clemens et David Cole, « EtherPad », 2008, etherpad.org/ (dernière consultation le 29 juillet 2010).

même document et discuter grâce à une plate-forme de messagerie instantanée. Puis, coup de théâtre, en mai 2009, Google annonce l'introduction de *Google Wave*, une application qui intègre elle aussi messagerie instantanée, traitement de texte, mais aussi logiciel de réseautage social et wiki. Il n'en fallait pas plus pour que ce nouveau logiciel soit considéré comme la révolution du jour sur la délirante blogosphère : « The Next Revolution Will Come in Waves. Google Waves⁴⁰ » ; « The New Communication And Collaboration Revolution Is Coming And Is Called Google Wave⁴¹ » ; « Wave Hello to Google's Next Email Revolution. A Chat-Room on Steroids⁴² ». Le 7 décembre 2009, les propriétaires annoncent qu'*EtherPad* a été acheté par le titan Google pour être intégré à *Wave* au cours du premier trimestre 2010. L'éther semble disparaître à nouveau, encore que *Google* « *Wave* » repose sur la métaphore de la transmission de l'information par variations... ondulatoires ! Et c'est à travers l'éther, par ondes, que nos présences sont ainsi atomisées, textualisées et numérisées dans le lieu en puissance de toutes les connexions et de tous les transferts d'information. Le « e-éther » renouvelle les vieilles promesses de la télégraphie sans fil, notamment celle du contact perpétuel. Le virtuel, écrit Pascal Chabot, « est un milieu de *rencontre*. Il est l'élément des liaisons non localisables. [...] Il est l'éther de l'art, l'éther que des artistes sentent et qu'ils peuvent faire⁴³. »

Ces nouvelles instances de la métaphore retiennent ceci des lieux d'énonciations précédents : l'espace éthérique est un *medium* dans lequel nous baignons. Ainsi, si nous traversons le lieu éthérique, ne nous traverse-t-il pas en retour ? C'est ce retournement – l'inoculation des machines à communiquer – que McLuhan ne semble pas avoir prévu lorsqu'il parlait des

40. Sophia Lucero, « The Next Revolution Will Come in Waves. Google Waves », *Wisdump.com*, 31 mai 2009, www.wisdump.com/being-the-hype/next-revolution-google-wave (dernière consultation le 22 juillet 2010).

41. John Blossom, « The New Communication and Collaboration Revolution is Coming and is Called Google Wave », *Master New Media Magazine*, 2009, www.masternewmedia.org/the-new-communication-and-collaboration-revolution-google-wave (dernière consultation le 22 juillet 2010).

42. Michael Kaufmann, « Wave Hello to Google's Next Email Revolution », *Blast Magazine*, Sci/Tech News, 29 mai 2009, blastmagazine.com/the-magazine/technology/2009/05/wave-hello-to-googles-next-email-revolution (dernière consultation le 26 juillet 2010).

43. Pascal Chabot, « Deleuze et l'énigme de la création artistique », dans Joost de Bloois, Sjeff Houppermans et Frans-Willem Korsten (dir.), *Discern(e)ments. Deleuzian Aesthetics/Esthétiques deleuziennes*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2004, p. 58.

technologies comme extensions de l'humain. Les plus récentes innovations technologiques (orientées par la miniaturisation, la simplification, la compression, etc.) ont opéré un changement dans l'orientation des technologies. Plutôt que d'un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, la technologie est maintenant un régime d'inscription sur le corps. Plutôt que de prolonger le corps, elle le perfore. C'est ce constat que Savicic cherche à exposer dans ses parcours de la douleur : vaccins, écouteurs, stimulateurs cardiaques, iPods, réseaux sans fil, toutes ces technologies se rapprochent de la peau et parfois carrément la pénètrent. Une relation ambivalente s'établit alors entre l'utilisateur et la technologie, un mélange de peur et de fascination, de dévotion et de répulsion. « Nous sentons, écrit Daniel Bougnoux, qu'un sanctuaire de notre intimité se trouve menacé quand la technoscience prétend directement manipuler la pensée [...] le capital génétique [et] notre intersubjectivité⁴⁴. »

La téléphonie sans fil reflète bien ce paradoxe de l'éthérialisation de la communication. Pourtant un succès de diffusion des innovations, le sans-fil effraie, étant passé au monde des cellules (il est désormais *cellulaire*). Puisque nous ne pouvons pas voir les ondes électromagnétiques et qu'elles ne sont plus contenues dans le fil, les hypothèses les plus diverses sur les effets de ces ondes sur notre corps fuient de partout : radiations, cancers, fatigue chronique. Arthur Firstenberg, un activiste américain anti-sans-fil, affirme être atteint d'une hypersensibilité électrique et a mis en accusation en mai 2008 la ville de Santa Fe au Nouveau-Mexique car elle ne voulait pas bannir les réseaux sans fil. Firstenberg publie fréquemment des manifestes et des interventions sur des blogues dans lesquels il met en garde contre les dangers de « l'électro-smog » en citant une littérature occulte sur la « maladie des ondes radio ». Pour répondre aux « inquiétudes » et aux « spéculations » liées aux champs électromagnétiques, l'Organisation mondiale de la Santé a mis sur pied en 1996 le Projet international pour l'étude des champs électromagnétiques⁴⁵. Encore une fois, ce constat : l'invisibilité des technologies angoisse. Pour les plus optimistes, il ne s'agit là que d'une nouvelle étape dans l'évolution technohumaine, un rééquilibrage stabilisera le choc sensoriel initial. Pour d'autres, le seuil limite du supportable a été atteint et les technologies doivent, pour rester hors de danger et surtout

44. Daniel Bougnoux, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 1993, p. 375.

45. Organisation mondiale de la Santé, « Projet international pour l'étude des champs électromagnétiques », OMS, 2009, www.who.int/peh-emf/fr (dernière consultation le 22 juillet 2010).

hors du corps, demeurer visibles. N'y a-t-il pire danger que celui qui ne peut pas être vu et ainsi évité? C'est ce qui fait dire à Ulrich Beck, dans *La société du risque*, que nous vivons dans une ère spéculative: l'« invisibilité [des risques] n'est pas un gage de leur non-existence – leur réalité se joue de toutes les façons dans la sphère de l'invisible, et elle donne à leur présence présumée un espace quasi illimité⁴⁶ ». Même constat, cette fois au sujet des cyborgs, dans ce texte bien connu de Donna Haraway: « Cyborgs are ether, quintessence. The ubiquity and invisibility of cyborgs is precisely why these sunshine-belt machines are so deadly⁴⁷. » Ici encore, l'éther devient le réceptacle de toutes les subtilisations. Car il ne faut pas oublier que le devenir-subtil est aussi une *subtilisation*, un vol habile, une soustraction inventive, une substitution qui montre cruellement l'absence de ce qui était présent il y a tout juste un instant, bref, un effacement. L'éther, ce peut être aussi bien la réunion que la perte de ce qu'on y envoie, à commencer par la perte de soi si c'est là où nous nous projetons à coup de prothèses et d'éther diéthylique. Si l'âge électrique annoncé par McLuhan se déroule sur le mode du déploiement de nos systèmes nerveux dans l'espace médiatique, cela implique qu'en retour, au travers de la multiplication de ces interstices sans gravité, nos corps soient également devenus les lieux de pénétration des *médias*.

228

AU DÉTOUR DU « H »

Dans une conférence qu'il intitule *Des espaces autres* (1967) où il discute des « hétérotopies », Michel Foucault remarquait que l'époque actuelle est peut-être davantage celle de l'espace que celle du temps. « [L]e temps, écrit-il, n'apparaît probablement que comme l'un des jeux de distribution possibles entre les éléments qui se répartissent dans l'espace⁴⁸. » Il nomme, au passage, « l'importance du problème d'espacement dans la technique⁴⁹ » comme un des symptômes de la prégnance du problème de l'espace dans l'épistémologie contemporaine. Les hétérotopies, contrairement aux utopies, sont des espaces radicalement *autres*, dont l'altérité autorise « une espèce de contestation à la fois

46. Ulrich Beck, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité* [1986], trad. Laure Bernardi, Paris, Aubier, 2001, p. 130-131.

47. Donna Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991, p. 153.

48. Michel Foucault, « Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) », *Empan*, vol. 2, n° 54, p. 13.

49. *Ibid.*

mythique et réelle de l'espace où nous vivons⁵⁰. À la manière des dispositifs, les hétérotopies sont stratégiques, mais il s'agit plutôt pour les hétérotopies d'une stratégie de sacralisation et de maintien de l'hétérogénéité (alors que le dispositif concernait davantage les lieux de l'exercice du pouvoir dans les pratiques d'assujettissement). L'ensemble des espaces désignés par l'éther sont non seulement eux aussi des hétérotopies, au sens de Foucault, mais ils sont d'abord et surtout, dans un glissement du *h*, des « éthérotopies ». De ces *topos* éthérogènes qui se soustraient à l'observation comme à l'objectivité, j'en dirai que l'économie de subtilisation sur laquelle ils reposent est ce qui autorise l'apparition d'absences significatives. L'effacement au cœur des métaphores signées à l'éther est producteur de différences sémantiques et fait passer, sans égard à la direction de ces déplacements, du présent à l'absent, du signifiant au non-signifiant, du visible à l'impondérable. Nous ne sommes plus ici dans la représentation et la similitude mais dans une négociation constante de la signification par la différence, une différence qui ne se joue que sur le mince fil de l'énonciation et qui provoque la disparition de l'homogène nécessaire aux hétérotopies comme aux éthérotopies. L'éther, sous cet angle, n'aura jamais été aussi *in*.

50. *Ibid.*, p. 15.